L'ART SACRÉ

Revue mensuelle



Où vont les images ?

7-8

Mars-Avril 1959

Où vont les images ?

Précisons d'abord l'objet de ce numéro. L'époque contemporaine aime bien se nommer *civilisation de l'image*. La photographie, le cinéma et la télévision sont certes des témoins éloquents de l'esprit du siècle. Mais pourquoi cette nuance de complaisance lorsque nous nous octroyons ce titre. Peut-être les oreilles des hommes de ce temps ont-elles été lassées par bien des formes d'éloquence ou de propagande. Peut-être les yeux fatigués des travailleurs d'aujourd'hui ont-ils du mal à capter les caractères imprimés. Mais toutes ces raisons n'en sont pas. Il y a dans l'image un mystérieux pouvoir. L'image est un morceau de réalité déplacée, et ce déplacement confère à la réalité un surcroît d'existence. C'est là la puissance poétique de l'image, celle de transporter en tout lieu des êtres et des choses qui acquièrent dans ce voyage un singulier relief. Considérez le mal que se donne le metteur en page d'un magazine illustré pour replacer la photographie ou le dessin dans un ensemble qui lui serve de cadre et de préparation. Pourtant les jeunes et les gens simples se plaisent encore à découper ces images pour les fixer au mur de leurs demeures. Que demandent-ils à ces images déracinées? La belle orchidée en couleurs se détache sur un papier passé décoré de roses, à la manière de 1925; le grand voilier, le papillon, la rizière chinoise ou les palmiers de Tahiti acquièrent, sur le fond de médiocrité quotidienne, la solennelle puissance d'un poème. Après quelque temps on ne regarde plus ces images qui perdent leurs couleurs comme des visages prisonniers. Pourtant les images, elles, nous regardent, elles rayonnent en silence. Leur puissance poétique imprègne encore nos gestes familiers. Il suffit d'un rayon de soleil, d'une absence ou d'un événement pour nous apercevoir qu'elles sont toujours là et qu'elles ne nous ont jamais quittés.

Le chrétien, lui aussi, a ses images, mais d'où viennent-elles et où vont-elles?

Jadis elles partaient vers un monde nouveau dans le carré des voiles avec les caravelles, insignes de foi; elles précédaient la catholique Espagne comme les bannières d'une procession égarée au cœur des mers. Comme des étendards, elles soutenaient l'audace des conquistadores.

Le Français, longtemps, a brandi saint Denis, l'Anglais saint Georges et le Vénitien saint Marc ou son lion.



Christophe Colomb

JADIS les images partaient vers un monde nouveau avec les caravelles, insignes de foi. Comme des étendards, elles soutenaient l'audace des conquistadores.



Fuite en Égypte — Image slovaque. *XIX*ᵉ s.

N'oublions pas non plus ces humbles images de pèlerinage que l'on allait chercher à grand-peine bien loin; elles entraient dans la demeure du pèlerin si imprégnées de grâce qu'elles continuaient à rayonner pour des générations l'éclat de leurs bénédictions. Le manteau de Notre-Dame de Chartres, le visage du grand saint Jacques ou la légende illustrée d'un saint étaient pour nombre de familles les seules images qui ornaient leurs demeures et peut-être les pauvres, qui ne pouvaient se faire tirer le portrait par quelque barbouilleur de village ou quelque « photographe d'art » du chef-lieu, trouvaient-ils dans ce dénuement des joies que nous ignorons. Les saints étaient leurs seuls ancêtres et la galerie de ces auréoles leur donnait sans doute la secrète certitude d'être de la famille des saints. Vous êtes des dieux, dit la Bible; celui qui fait la volonté de mon père, celui-là est ma mère et mon frère, dit le Christ. Les humbles chrétiens du temps jadis se sentaient adoptés par leurs images; sous le regard familier des saints Patrons, ils sentaient obscurément au fond de leur cœur le mystère de cette appartenance à la race royale des enfants de Dieu par la grâce. Je me souviens encore de la chambre haute de la maison de mon grand-oncle. Ce Basque, tout illuminé par sa foi, avait orné cette pièce des seules images des saints et je dois avouer que la présence de ces êtres de lumière m'était moins étrangère que celle d'un oncle moustachu appartenant à cette période préhistorique pour un enfant, le temps du président Fallières. Mais cette familiarité était un temps de grâce. Il est révolu.



La Cène — Image slovaque. *Fin XVIIIe s.-Début XIXe s.*



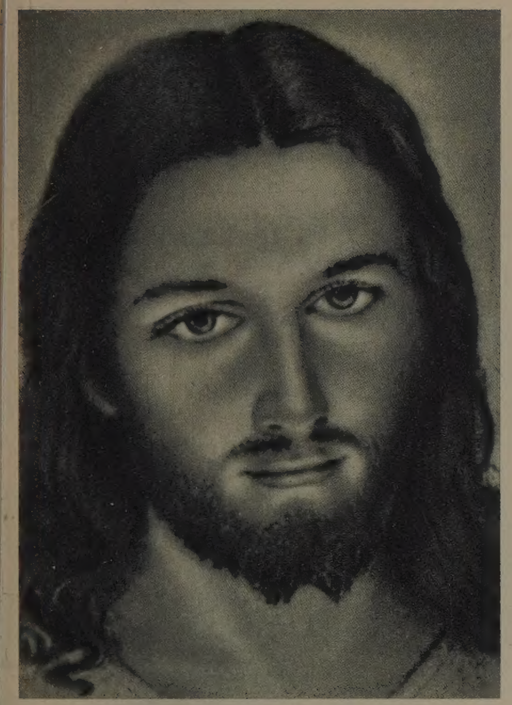
La Sainte Trinité — Image slovaque. *XVIII*e-*XIX*e s.



La Sainte Trinité Image slovaque. *XIX*e s.



SAINTS, amours et décalcomanie.



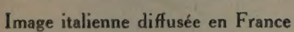


Image italienne diffusée en France



Image italienne diffusée au Japon

DE New York à Kyoto en passant par Rome les images bafouent le sujet qu'elles prétendent glorifier.

Nous en avons vu des images depuis!

Il y a d'abord l'image de notre première communion. Nous n'osons plus la regarder. Nous l'avons cachée dans la doublure de notre missel, mais nous préférons l'ignorer. Nous ne voulons plus voir ce communiant maigre dans une église vide, agenouillé solitaire à un banc de communion où le Christ, en guise de célébrant, se perd en adoration devant sa propre Eucharistie! Nous n'osons plus regarder ces colombes étiques, ces cerfs alanguis, ces flammes tristes, ces cœurs incisés ou ces figures raides et tristes qui vont, gonflant ce soufflet de notre livre comme une poubelle de la piété. Je ne parlerai pas du mémento « grand format » qui porte les dates de nos grands actes sacramentaux, roulé, lié d'une faveur rose; on le trouvera dans la grande armoire derrière la pile de linge brodé qui ne sert qu'aux grandes occasions, c'est-à-dire jamais.



AU-delà des apparences, la photographie peut révéler l'éclat spirituel du monde qui nous entoure, la trace de Dieu dans la création. Mais peu de photographes ont un regard de poète.

Le local scout, la salle de réunion de l'Action Catholique et le bureau de Monsieur le Vicaire ont connu aussi l'invasion des « belles photographies » découpées dans des calendriers et imprimées dans une gamme de tons allant de l'épinard à la vinasse. Que de fois ai-je rencontré la même montagne, la même cascade et le même clocher à travers les mêmes arbres en fleurs. Et les textes qui s'efforçaient d'illustrer ces images finissaient par devenir de tristes clichés, même lorsqu'ils étaient empruntés à la sainte Ecriture. L'initiative fut certes généreuse, mais on est en droit de se demander si une erreur ne se glisse pas souvent à la base de telles tentatives. Qu'entendent ces photographies? Permettre à la vision de la foi de rejoindre la réalité? Certes le but est louable mais *il existe un académisme photographique comme il existe un académisme pictural.* Ce qu'il est convenu de nommer de belles photographies ne sont, en réalité, que des ensembles de recettes faciles qui révèlent à la longue leur vide et leur ennui. Les contre-jour, les effets d'eaux, l'utilisation des écrans finissent par nous donner une vision photographique de la création qui demeure superficielle. Par moments, toutefois, un photographe colle à son viseur l'œil d'un poète et le monde se trouve en quelque façon transpercé, radiographié par ce regard spirituel. On peut alors photographier le silence des choses, la joie d'un paysage ou l'humilité d'un mur, mais rares sont les yeux qui ont le pouvoir de pénétrer dans ce domaine invisible. Lorsque cette vue intérieure rejoint la vision de la foi, l'image photographiée n'a plus besoin de commentaire ou d'explication : elle rayonne par sa seule présence; elle contraint à une sorte d'accommodation de l'âme qui nous situe à un plan où spontanément les clartés de notre foi peuvent prendre corps, devenir images de la grâce. Nous retrouvons ici une des grandes lois de l'art sacré : le discernement ne peut s'opérer qu'en constatant la rencontre du regard poétique avec celui de la foi.

Quant aux images peintes, elles suivent une route aussi difficile. Elles ne veulent pas mourir et font des tentatives désespérées pour se rajeunir. Il faut rendre ici hommage à l'effort de la maison *Odilia* qui sut naître et mourir dans l'honneur. L'équipe courageuse qui réunit Le Chevallier, Pauline Peugniez, Jean Olin sut nous donner des estampes qui contribuèrent humblement, mais largement, à purifier la sensibilité des fidèles et du clergé. Le *Club des Nouvelles Images* fait de nouveaux efforts pour offrir à ses adhérents des images qui sont l'œuvre de grands artistes. Nous ne pouvons qu'encourager cette initiative et lui présenter ici nos vœux sincères.

Mais ces efforts méritoires demeurent isolés dans un monde qui a su dévaluer l'image jusqu'à un taux dont on peut se demander s'il nous laisse l'espoir d'une remontée.

L'image religieuse demeure attaquée de toute part. La sensibilité pervertie par des siècles d'académisme et de sentimentalisme apporte une « demande » qui a ses exigences aussi puissantes que médiocres. *L'art de Saint-Sulpice* a trouvé dans l'imagerie religieuse un refuge et des ressources de vie qui lui permettront de faire face longtemps aux attaques. Il impose encore son empire aux églises des missions. Passant par les rues de Kyoto, où les boutiques de l'artisanat offrent encore au promeneur d'incalculables splendeurs, on tombe brutalement sur l'église catholique. Au portail une affiche nous impose l'image abominable d'un Christ à la fois doucereux et heurtant. Un magasin lui fait suite. Quelques médiocres reproductions de Tintoret attirent un instant le regard. On entre. Hélas! en matière d'image tout ici est désolation. Les plus tristes saint-sulpiceries alternent avec des images de style pseudo-japonais mais qui ne sont en définitive que des caricatures de cet art souverain. Hélas! New York n'a rien à envier à Kyoto. L'Espagne nomme art d'Olot ce que nous nommons Saint-Sulpice. Partout les images bafouent le sujet qu'elles entendent glorifier tant la sensibilité du peuple religieux est blasée et corrompue.



Ste GENEVIÈVE.
DE PARIS



St BENOIT



St RÉMI.
DE REIMS

Le schématisme indigent des reproductions de ces deux pages est la pointe extrême de l'effort qui tend à réduire l'image à une figure décorative. Nous ne nous occuperions guère de ces pauvres choses si elles ne symbolisaient, à nos yeux, ce qu'il est convenu d'appeler le « *moderne* ». Le « *moderne* » est la partie la plus superficielle du contemporain, ce qui suit la mode, c'est-à-dire ce qui excite superficiellement la sensibilité. Dans le domaine religieux, l'épiderme sensible est prêt à réagir à des sentiments contradictoires; frémissant par instants au contact de la niaiserie sentimentale, il s'enflamme parfois pour les pires sécheresses.

Après les belles années d'une imagerie bêlante, nous voici entrés dans une période qui ne mérite pas le beau nom d'austérité. L'esprit cistercien en serait blessé et Port-Royal ne saurait voir là un lointain reflet de ses grandeurs. Non, il s'agit d'une sorte de *masochisme imaginatif*. On peut renoncer à l'image, on peut dénuder son imagination, on n'a pas le droit de la brimer.

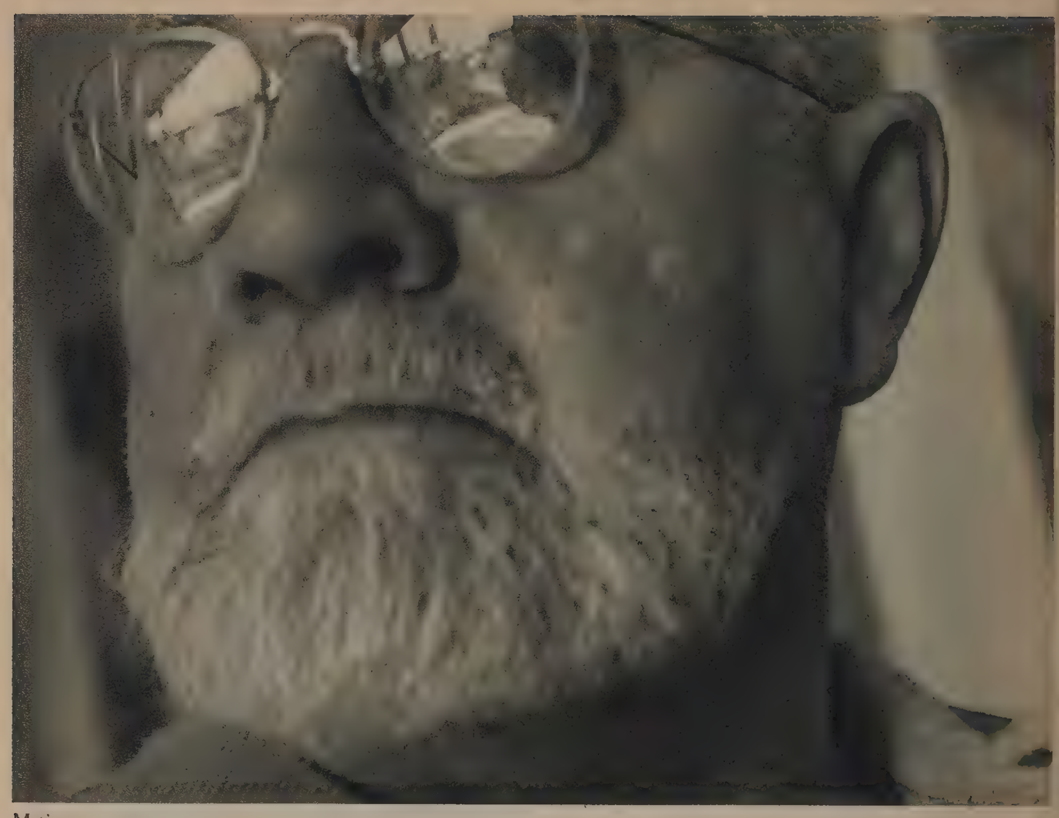
Le schématisme contemporain est le résultat d'une sorte de tuberculose spirituelle qui ne permet plus l'inspiration. La vie des formes est ignorée et dans certains cas reniée. On peut exorciser les diables de l'esprit en délire, on peut interner la folle du logis, on ne peut pas couper dans l'homme cette corde sensible et bien tempérée qui fait retentir en son cœur l'harmonie de la vie du monde. Tous ces christs en fil de fer, ces vierges en point-virgule, ces formes humaines demeurées à un stade fœtal n'expriment en définitive qu'un rachitisme de l'esprit.







DE tous ces christs en fil de fer, de ces vierges en point-virgule, de ces formes blessantes et dégoulinantes, délivrez-nous Seigneur.



Matisse

Mais les objections pleuvent tout de suite. Matisse n'est-il pas à l'origine de cet art? La chapelle de Vence n'est-elle pas responsable de ce parti pris de pauvreté? Les Japonais ne savent-ils pas exprimer toute leur âme en quatre coups de pinceau?

Eh bien, soit, commençons par Matisse. Chez l'homme de Vence, le schématisme est l'étape ultime d'une plénitude. Le grand peintre a passé sa vie à dévorer des yeux le monde qui l'entourait. Sensuel, a-t-on pu dire de lui. Mais ce terme ne doit pas être entendu comme une condamnation morale. La sensualité des formes est chez le peintre un certain appétit qui n'a d'égal que sa puissance d'assimilation. La vie des rythmes et des couleurs subit au contact de son appareil sensoriel, de son intelligence et de son cœur, une transformation radicale qui respecte toutefois son mystère profond. La vie des formes devient peinture sans perdre de sa plénitude, sans cesser d'être vie. Comme les grands, Matisse possédait cette mystérieuse puissance de tempérament qui ne s'acquiert pas plus qu'elle ne se légitime, elle est un fait. Cette vitalité lui permettait de réaliser en une ligne, en un détail, une concentration énergétique de haute tension.

Quand vint l'heure de la chapelle de Vence, les exigences de l'art religieux trouvèrent un homme non pas démuni, mais prêt à tous les dépouillements. Ayant acquis depuis longtemps avec une plénitude de vie le pouvoir prestigieux de concentrer toute cette puissance en un minimum de forme sensible, Matisse a pu user de ce pouvoir au moment de faire œuvre sacrée. Pour beaucoup de nos contemporains, le dépouillement est une stérilisation préventive; pour les grands, c'est une fécondité nouvelle. En se concentrant en des points de plus en plus rares, une même plénitude révèle davantage ses richesses. Il y a, entre l'œuvre de Vence et les balbutiements informes du schématisme sacré contemporain, un fossé irréductible, celui qui sépare aussi les assiettes de Picasso de la poterie gesticulante et vide dite « de Vallauris ».

Et puisque nous avons mis en cause les Japonais, nous pouvons saisir l'occasion pour rappeler ici ce que le Père Lelong nous suggérait dans cette même revue il y a plusieurs années (1).

La sobriété de la peinture chinoise et japonaise n'a pas pour secret je ne sais trop quelle recette décorative : c'est le résultat d'un effort spirituel dont le Bouddhisme Zen enseigne la voie. Qu'il s'agisse des arts martiaux comme le Judo ou le tir à l'arc, des arts décoratifs comme l'arrangement des fleurs ou la peinture, l'exercice spirituel — au sens ignacien du mot — commande tout. Les voies du Zen sont les voies du dépouillement intérieur qui trouve son énergie dans la volonté harmonisée aux puissances du subconscient. « C'est quelqu'un d'autre qui a tiré » lorsque la flèche atteint le but. « C'est quelqu'un d'autre qui a tracé l'image de cette fleur de lune particulièrement réussie. » Ainsi, ce qui nous semble schématique est en réalité plénitude. Lorsqu'on nous dit que les anges achevaient les peintures de l'Angelico, nous pouvons un instant soupçonner les fruits que pourraient recueillir les artistes chrétiens capables d'aller jusqu'aux confins de ce dépouillement.

Mais on ne peut résister ici au besoin de citer *Le Soulier de Satin*. Dans cette scène, Claudel met en scène, avec Don Rodrigue, les images et le Japonais Daibutsu. Laissons-le parler :

DON RODRIGUE, décrivant. — *Tout en haut, deux gros piliers largement jaspés avec des chapiteaux jaune d'œuf très massifs, historiés à la romane.*

La Vierge, appuyée, assise contre celui de droite, habillée de vêtements bleu foncé. Sur toute la poitrine pas de couleur, on ne voit qu'une grosse petite main d'enfant, bien dessinée.

Sous ses pieds, un escalier qui descend jusqu'au bas de l'image. En haut, les deux Rois Mages, fais-moi un seigneur quelconque de ton pays en costume de cérémonie avec le kammori *démesuré sur la tête, le corps et les membres enserrés dans douze couches de soie, et dans son dos ne faisant qu'un seul tas avec.*

Fous-moi une espèce de grand dépendeur d'andouilles d'Européen, tout noir, roide comme la justice, avec un chapeau pointu, un énorme nez et des mollets de bois, et la Toison d'Or au col.

Plus bas, à gauche, le Roi nègre, vu de dos, avec un diadème de poils de lion à l'abyssine et un collier de griffes, accoudé sur quelque chose, et l'autre bras tendu de toute sa longueur tenant une sagaie.

Le bas est formé par un chameau coupé à moitié corps formant une ligne bossue. Selle, harnachement, un panache rouge sur la tête, une cloche sous le menton.

Derrière les piliers, en haut, les montagnes comme celles qu'on voit au-delà de Pékin, avec leurs tours et leurs murailles crénelées, jetées au hasard sur les collines comme des colliers. On sent qu'il y a la Mongolie par derrière.

---

(1) *La leçon japonaise*, n°s 11-12, juillet-août 1954.



MASANOBU Okumura *(1690-1764)*

La collaboration de Don Rodrigue avec le Japonais n'est pas seulement pratique. Les quelques répliques qui suivent nous ouvrent la voie du ZEN.

LE JAPONAIS, parlant comme s'il déposait chaque idée en hiéroglyphes sur le papier.
Il est écrit que les grandes vérités ne se communiquent que par le silence. Si vous voulez apprivoiser la nature, il ne faut pas faire de bruit. Comme une terre que l'eau pénètre. Si vous ne voulez pas écouter, vous ne pourrez pas entendre.

DON RODRIGUE.
Et crois-tu que je n'aie rien entendu, toutes ces longues journées d'hiver sans jambes où je déchiffrais les archives de vos prêtres et de vos ermites?

Où je faisais jouer l'un après l'autre les panneaux de cette chambre où vous m'aviez enfermé? Prisonnier non pas de murs et de barreaux de fer mais de la montagne et de la mer et des champs et des fleuves et des forêts.

Eternellement autour de moi développés sur le papier inconsistant.

J'entendais! j'ai entendu.

Deux paroles qui ne cessaient de m'accompagner dans ce merveilleux pèlerinage, pas à pas, sur un chemin de papier.

Et l'une de ces paroles était : pourquoi?

Pourquoi? Quel est le secret sur soi-même qui se lie et se replie au nœud de ces hiéroglyphes, pareils à des bulles montant d'un seul coup de la pensée?

Il y a quelque chose qui dit : Pourquoi? avec le vent, avec la mer, avec le matin et le soir et tout le détail de la terre habitée.

Pourquoi le vent sans fin qui me tourmente? dit le pin. A quoi est-ce qu'il est si nécessaire de se cramponner? Qu'est-ce qui meurt ainsi dans l'extase? dit le chrysanthème. — Qu'y a-t-il de si noir pour que j'existe, un cyprès? — Qu'existe-t-il de si doux pour que je sois si rose? — Quelle est cette invisible atteinte qui oblige mes pétales un par un à se décolorer? — Que l'eau est une chose forte pour qu'elle m'ait valu ce coup de queue et cette jaquette d'écailles! — De quelle ruine, dit le rocher, suis-je le décombre? A quelle inscription absente mon flanc est-il préparé? — Tout monte, tout émerge avec un sourire secret de la grande lagune que recouvre une fumée d'or.

LE JAPONAIS.
Quelle est la seconde parole?

DON RODRIGUE.
Il n'y a personne dans toutes ces peintures! L'artiste a beau poser quelques bateaux sur la mer, faire poudroyer une grande ville, là-bas, dans l'anse de ce golfe ténébreux.

Cela ne remplit pas davantage l'attente de ces montagnes pour mieux voir l'une pardessus l'autre étagées.

Cela ne diminue pas plus la solitude que le chœur des grenouilles et des cigales.

LE JAPONAIS.
Oui, c'est une grande leçon de silence que les peintres suspendent autour de nous. Même cette troupe d'enfants qui jouent, cela devient en un instant, dès que le papier l'attrape sous le pinceau,

Silence et immobilité, un spectacle pour toujours.



Raoul Ubac *Ardoise gravée*

LES grandes vérités ne se communiquent que par le silence.

Nous n'osons pas mettre un visage sur le nom de Don Mendez Leal : nous en avons rencontré trop. Evidemment Claudel s'amuse avec Velasquez et Léonard mais ce que sont devenus Velasquez et Léonard dans l'esprit de certains mérite bien le rang de Luc-Olivier Merson et de... Mais arrêtons-nous ici encore une fois. Les imagiers sans imagination sont trop nombreux, pourquoi donner un tour de faveur?

DON MENDEZ LEAL.

Quelle est cette familiarité de représenter les saints comme s'ils étaient des hommes ordinaires sur quelque sale papier que le pêcheur ou le menuisier épingle au mur de sa cabane, associé aux spectacles les plus fétides?

N'est-ce pas manquer de respect aux choses saintes?

Laissons en leur lieu sur les autels et dans les oratoires ces figures vénérables et respectables et qu'on ne les entrevoie qu'à travers les vapeurs de l'encens.

S'il faut les représenter, que ce soit par le pinceau bénit et consacré de quelque marguillier de l'art à ce commis,

Un Velasquez, un Léonard de Vinci, un Luc-Olivier Merson.

DON RODRIGUE.

Je dois vous avouer, Monsieur, que ma principale raison d'embrasser la carrière des Beaux-Arts

a été le désir de ne pas ressembler à Léonard de Vinci.

DON MENDEZ LEAL.

Il faut qu'un saint ait une figure comme qui dirait générale puisqu'il est le patron de beaucoup de gens,

Qu'il ait un maintien décent et des gestes qui ne signifient rien en particulier.

DON RODRIGUE.

Fiez-vous à messieurs les peintres pour ça. Ce n'est pas l'imagination qui les étouffe! (Il crache.)

— Et moi, j'ai horreur de ces gueules de morues salées, de ces figures qui ne sont pas des figures humaines mais une petite exposition de vertus!

Les saints n'étaient que flamme et rien ne leur ressemble qui n'échauffe et qui n'embrase!

Le respect! toujours le respect! le respect n'est dû qu'aux morts, et à ces choses non pas dont nous avons usage et besoin!

Amor nescit reverentiam, *dit saint Bernard.*

Concluons

L'imagerie est peut-être un art mineur, une activité secondaire de l'imagination de la foi. Mais c'est un art familier, Nous le rencontrons à tous les détours de notre vie quotidienne de chrétiens, d'où son importance. L'image religieuse peut être un rafraîchissement ou une source permanente de malaise et ce malaise n'est pas seulement d'ordre esthétique : il touche par notre sensibilité notre vision profonde du monde de Dieu. Il est urgent de rendre aux images de notre foi l'éclat qu'elles méritent : le venin et le sirop se changeront en eau vive.

A.-M. COCAGNAC O. P.

EXEMPLES



Comment choisir les images ? Il faut d'abord se limiter à celles dont la valeur est garantie par le talent de l'artiste. Leur nombre est restreint. On doit aussi apprendre à discerner la qualité des images proposées, séparer le bon grain de l'ivraie. Les quelques exemples qui suivent sont proposés comme de simples jalons sur une voie semée d'embûches.

MARCHAND

La peinture ci-dessus représente l'arrivée des Saintes Marie en Provence. Nous avons choisi cette image parce qu'elle va bien au-delà de l'histoire racontée. Cette vision nocturne évoque le caractère furtif de l'entrée de la foi en France. Le Royaume de Dieu croît silencieusement la nuit.





GROMAIRE

Même la caution d'un grand artiste n'est pas toujours un gage de qualité parfaite lorsqu'il doit s'insérer dans le cadre de formules devenues aussi conventionnelles qu'immuables. La vision libre et spontanée qui s'exprime dans le Christ aux outrages est bouleversante. Par contre l'image de Notre-Dame de Lourdes est guindée par les poncifs d'une représentation devenue intangible.



OUI

L'affrontement de ces deux images est significatif. Nous disons OUI à celle de Louis Ferrand parce qu'elle est pleine de sensibilité et d'humilité. Il y a dans le dessin de ce corps maigre et souple une merveilleuse évocation de la pauvreté spirituelle de saint FRANÇOIS D'ASSISE.



NON

Nous disons NON à cette image qui joue sur un registre décoratif superficiel. Sans préjuger de l'intention de son auteur nous sommes obligés de ne voir là qu'un mauvais « CARTOON ».



Le jour des Rameaux

LOUIS FERRAND

Louis FERRAND travaille depuis plusieurs années dans le silence. Lorsque sur les conseils du peintre Bazaine nous sommes allés le visiter nous avons été émerveillés de la fraîcheur et de la richesse de sa peinture. Familier de l'humanité du Christ et de saint François d'Assise il sait nous donner une vision nouvelle de scènes que l'on pourrait considérer à juste titre comme redoutables tant elles ont été épuisées par les poncifs. Nous souhaitons que les pasteurs fassent une place de plus en plus grande dans leurs églises aux œuvres de cet artiste si harmonieusement doué.



NON

Nous ne pouvons accepter un dessin aussi flasque, des formes aussi gélatineuses. Saint François-Xavier n'est pas gâté mais les orientaux ont vraiment l'air de martiens ou de fœtus.

La simplification du graphisme n'est pas le secret du dessin. L'esprit ici ne conduit pas la main : il s'abandonne à des formules, à des vagues lueurs d'originalité qui, toutes ensembles, ne produisent guère de lumière.

OUI

Si nous disons OUI à l'art de Véronique Filozof, malgré les attaques dont elle a été récemment l'objet, c'est parce que son œuvre nous semble pleine de vitalité et d'invention. Véronique Filozof sait voir, elle analyse par un dessin subtil pour recréer un monde cohérent en lequel les formes prennent leur place comme les parties d'un poème.

Véronique Filozof nous a donné récemment une Bible en images mais nous tenions à présenter ici une de ses œuvres profanes. Cette image extraite du PÉRIGORD NOIR est une partie d'une grande fresque paysanne qui nous révèle les secrets de ce pays étrange. C'est parce que Véronique Filozof sait puiser aux sources de la réalité visible et invisible, c'est parce qu'elle dessine beaucoup, avec acharnement, qu'elle peut apporter à sa vision de la foi ce sang frais dont notre iconographie exsangue a grand besoin.



Le gavage des oies


may 26
à l'ouest
du
nouveau



Guérison de l'aveugle-né

Les religieuses du Cœur Immaculé de Los Angeles pensent qu'une éducation libérale des arts peut être un chemin direct vers une carrière professionnelle artistique pleine de succès.

Elles ont alors fondé un collège destiné à des adultes, des jeunes, des enfants, où elles apprennent à penser, à vivre, à travailler, à résoudre les problèmes de l'art, de la vie, de l'économie, dans un esprit d'aventure, d'expériences, de communauté, de gaieté. Elles n'enseignent pas l'art aux élèves mais les aident à penser, cherchent à créer une atmosphère puis les laissent livrés à eux-mêmes.

Les principaux travaux d'art sont la peinture à l'huile, l'aquarelle, la sérigraphie, le dessin, le vitrail, l'impression, la reliure, la mosaïque, la décoration, la musique, la fabrication de bannières. En apprenant les nouvelles techniques artistiques elles réalisent petit à petit que rien n'est impossible.



Ce moule de bois est complété par des têtes d'écrous et de vis qui viennent parfaire sa décoration.

Les élèves apprennent l'histoire de l'art mais ont aussi l'esprit ouvert aux réalisations contemporaines. Elles veulent que la personnalité s'exprime à travers des œuvres créées, des relations humaines, à travers le foyer, les racines et traditions familiales, la terre natale. Elles savent qu'une tradition réellement vivante doit évoluer de généra-



Ainsi enrichi, ce moule permet d'obtenir par pressage la figure ci-dessus.

tion en génération, être enrichie par la pensée et le travail de chaque époque. Et c'est dans ce travail d'adaptation et d'enrichissement que la personnalité de l'homme atteint son accomplissement naturel.

Nous leur souhaitons de poursuivre avec cette ardeur un effort d'un tel intérêt.



JEAN-CLAUDE RENARD

Entre le poète et la réalité, il est des accords mystérieux et secrets. A Ségovie un arbre mort domine l'enclos de l'ermitage où vécut saint Jean de la Croix. Dans le lit pierreux d'un ruisseau desséché un vieil arbre refleurit. Et voici que le poème (1) dont le jaillissement n'a rien à voir avec ce paysage nous en livre le secret et les résonances spirituelles.

Jean-Claude Renard, poète chrétien dont l'œuvre depuis dix ans s'affirme et s'amplifie, nous convie à cette reconnaissance des signes.

(1) Extrait de EN UNE SEULE VIGNE, Édit. du Seuil.

Le Fleuve est dans la Pierre

La pierre maternelle est mûre avec la Lune
— et dans la pierre l'or qui scellera la ville.

O Force de la Femme au milieu de la mer
rassemblant chaque corps en un unique amour!

L'arbre de Dieu levé dans la pierre et dans l or
recommence à mourir pour que tout ressuscite.

Et dans les champs comblés du mystère de l'arbre
l'huile qui met la vigne en maturation.

O pain comme la cire! O colonne de sang
de chaque bouche ici formant la même bouche!

Un peuple essentiel que sacre le silence
s'accomplit dans les fruits de l'offrande du monde.

Le fleuve des vents purs s'enfonce dans la pierre
comme une épaisse odeur d'orange et de raisin.

Et là même où la chair reçoit de prendre noce
l'éternité soudain terrible et transparente.

O pierre de lait noir! O table de l'Esprit
profonde jusqu'aux os pour les charger de gloire!

Comme la haute nuit dans l'homme unifiante
où la forêt solaire éclate et se fait joie.

Toute une ville armée des tours de la Parole
dit que Dieu est vivant et que la terre croît.

O corps qui se transmue et fume avec le sel
comme un verger de grands animaux blancs et doux!

Un homme maintenant se construit dans le Dieu
en consumant le lin, le bois et le poisson.

Et il devient la pierre, — et la pierre avec lui
est pareille au taureau qui monte vers l'été.





Bois gravé — Imprimerie Guasp - *Palma de Mallorca*

PHOTOGRAPHIES

Bibliothèque Nationale : p. 3; Staatliches ostslowakisches Muséum, Kosiche : p. 4, 5; Musée de Prievidza : p. 6; Liptauer Museum, Ruzomberok : p. 7; Paul Tourenne : p. 10; L. Hervé : p. 14; Marc Vaux : p. 21 ; A. M. Cocagnac : p. 30.

L'ART SACRÉ. Directeurs RR. PP. Capellades et Cocagnac, O. P.

Directeurs de 1937 à 1954 :
RR. PP. COUTURIER et RÉGAMEY O. P.
fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin
Prix du fascicule : 200 fr.

Abonnements : 1 an, France : 1 000 fr. pour les ecclésiastiques et les communautés religieuses : 900 fr. Étranger : 1.200 fr. : Abonnement de soutien : 1.500 fr. - aux Éditions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VIIe - C.C.P. Paris 1436-36

Imp. GEORGES LANG, PARIS 19e - Dépôt légal, 2e trimestre 1959. Le gérant : FLEURET. Autorisation N° 19.886.